

CHAPITRE 5

LE MÉPRIS DE LA SOCIÉTÉ

ThuVan était bien enceinte à la suite de sa pitoyable rencontre avec son mari. La première personne qu'elle mit au courant fut Madame Tran. Elle avait tout raconté à sa mère qui n'avait su comment la reconforter et conseiller. ThuVan ne se sentait pas le courage d'en parler à son père toutefois sa mère le sachant, tôt ou tard, son père l'apprendrait.

Ce soir- là, à l'heure du repas, autour de la table, tous les trois étaient assis, graves et silencieux. Sa mère mangeait du bout des lèvres et de temps à autre soupirait tandis que son père semblait perdu dans ses pensées lointaines.

- Mieux vaut, se disait- elle, que je sois grondée que de rester là, à attendre la sentence comme une coupable qui attend du tribunal sa condamnation à la peine capitale. La première, elle éleva la voix:
- Pardonne- moi, j'ai aimé un vaurien, qui vous a fait de la peine. Je... me... repens... Je...

Etouffée par l'émotion, elle ne pouvait plus continuer. Alors, avec une extrême douceur, Monsieur Tran leva ses yeux vers sa fille et dit:

- Tu n'as commis aucune faute envers nous, ma fille. Si ton mari est un rustre et te fait souffrir, la faute m'en incombe. C'est moi qui lui ai accordé ta main. Ta physionomie, ton port ne semblent pas ceux d'une personne appelée à souffrir et pourtant tu n'as pas échappé à ta prédestination. «Les belles femmes ont un sort malheureux».

C'était vrai! La beauté de ThuVan était aérienne, pure, respectable. Ses yeux reflétaient la douceur, sa bouche toujours fraîche semblait, à chaque instant, sourire. Quand on la regardait, on ne pouvait pas savoir qu'elle était malheureuse, même quand ses yeux s'embrouillaient de larmes.

Les paroles de son père avivaient ses souffrances. Ses larmes étaient sur le point de jaillir, s'efforçant de dominer l'émotion qui l'étreignait, elle leva les yeux vers le mur... Soudain ses yeux rencontrèrent ceux de la Sainte Vierge, qui du fond du tableau, semblait lui recommander:

«Autrefois, quand j'ai reçu le message de l'archange Gabriel m'annonçant ma conception miraculeuse, le monde me méprisa, m'abandonna. Cependant, à cause de mon fils, j'ai tout accepté. Tu ne dois pas renoncer à la lourde responsabilité d'une mère. Aie le courage d'accepter l'enfant qui est dans ton sein, même si la société te méprise. Le genre humain appartient à Dieu. Ton enfant appartient également à Dieu. Tu n'as pas le droit de le tuer».

Pour ThuVan, les conseils de la Sainte Vierge étaient aussi des avertissements. Elle se sentait glacée et dit en tremblant:

- Je garderai mon enfant et l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Son père, l'ayant entendu, l'approuva:

- J'espère aussi que tu tiendras cette promesse. Sois vaillante, courageuse pour accepter toutes les choses désagréables à venir. Il s'agit d'un grand défi que Dieu t'a lancé pour éprouver ton amour maternel. Madame Tran, tout à coup, soupira:

- Quelle pitié pour cet enfant qui va naître. Il a bien un père et pourtant il sera considéré comme un enfant naturel.

Sur les conseils de ses parents, ThuVan fit une visite à la mère de Thy pour la mettre au courant de sa situation. Et dès lors, elle resta cloîtrée chez elle. Cependant, au cinquième mois de sa grossesse, elle fut obligée d'aller voir son médecin accoucheur.

Dans la salle d'attente du docteur Tu, il a y avait beaucoup de clientes. Naturellement nombre d'entre elles connaissaient ThuVan. Et elles savaient que son mari était parti il y a belle lurette, faire ses études à

l'étranger. La voyant enceinte, elles chuchotaient entre elles mais assez fort pour que ThuVan pût les entendre.

- Comme c'est curieux, n'est- ce pas? Est- ce que le mari de cette dame n'était pas parti?
- Oui! Bien sûr, ça fait déjà presque deux ans.
- Alors, comment se fait- il qu'elle soit enceinte?
- Mais, voyons, c'est d'un autre homme!
- Quelle femme de rien!
- Chut! Comment, vous ne saviez pas? C'est une fille de famille, un modèle d'éducation achevée et parfaite.

Que les gens ironisent, critiquent, attaquent... ThuVan faisait la sourde oreille et lisait attentivement son journal. En vérité, elle ne pouvait pas lire car ses oreilles bourdonnaient, sa tête lui faisait mal. Chaque parole malveillante lui poignardait le cœur au point qu'elle crut ne plus pouvoir endurer ses souffrances. Elle désirait que son tour de consultation vînt vite. Mais les minutes s'éternisaient! Les femmes ne lâchaient pas prises. L'une d'elle lui arracha brutalement le journal et la toisa:

- Dis donc! Ce journal est pour tout le monde. Tu peux manquer d'éducation chez toi, mais ici, il faut être poli.

ThuVan supporta tout cela avec patience. Elle allongea le bras pour prendre le magazine restant sur la petite table. Soudain la femme à côté d'elle qui, la tête appuyée sur le bord de la chaise, semblait endormie, se leva, s'empara du magazine et railla:

- Un si beau visage! Laisse- le à découvert pour que tout le monde puisse le contempler, voyons!

Qu'a-t-il de honteux que tu le caches avec le journal?

Et sept, huit, femmes de rire aux éclats. Alors une autre femme, la figure taillée en pointe, quitta sa chaise et se dirigea avec son ventre énorme vers ThuVan, les yeux grand ouverts, les joues gonflées tel un serpent venimeux, prêt à mordre. ThuVan, effrayée, baissait la tête. Qui pouvait se douter que cette femme allait lui empoigner les cheveux, lui relever la tête et dire à la ronde en s'esclaffant:

- Mesdames! Regardez bien, s'il vous plaît! Cette jolie femme de notre province qui se prostitue aussitôt que son mari est parti.

ThuVan essayait de dégager ses cheveux qui lui faisaient mal. Mais au lieu de les lâcher, l'autre les tirait de toutes ses forces, vers le haut et le bas. Elle ne se doutait pas que ses frêles jambes ne pouvaient supporter à la fois son gros ventre et les efforts qu'elle faisait. Alors, elle perdit l'équilibre et tomba lourdement par terre. Les cheveux libérés, ThuVan n'eut pas le temps de reprendre ses esprits, elle perçut plusieurs voix criant:

- Mon Dieu! Cette putain vient de renverser Madame Thuan.

Le tumulte régnait dans la salle d'attente du docteur, quelques femmes frappèrent à la porte de son cabinet pour l'appeler au secours, quelques autres relevèrent péniblement Madame Thuan, tandis que d'autres se ruaient sur ThuVan, la rouaient de coup... À la fin elle perdit connaissance sans pouvoir proférer un seul mot.

Quand elle eut repris connaissance, elle était dans le cabinet. Le docteur Tu, assis sur un tabouret, près d'elle, la regardait, les yeux pleins de commisération. Elle se souleva, l'air hagard, demanda:

- Comment se fait- il que je sois couchée ici?

Et avant que le docteur eut le temps de répondre, elle lui saisit l'épaule et cria:

- J'ai fait une fausse- couche? Je...

Le docteur secoua la tête, la recoucha et tout doucement lui dit:

- Chère Madame! Ne vous effrayez pas. Votre grossesse suit son cours. Vous n'avez rien à craindre. J'ai seulement peur des tracasseries auxquelles vous risquez de vous heurter.

Ce que le docteur venait de dire lui rappela qu'elle avait été battue tout à l'heure dans la salle d'attente.

Alors, prenant le docteur à témoin, elle s'expliqua:

- Je n'ai rien fait à ces dames, elles se sont mis tous ensembles pour me chicaner et ensuite m'accuser d'avoir poussé Madame Thuan. Docteur! Vous ne croyez pas ce qu'elles ont dit, n'est- ce pas? Le docteur la tranquillisa:

Huỳnh Dung

- Comment les croire? Quand mon infirmière a ouvert la porte, elle a vu qu'on était en train de vous maltraiter. Naturellement, ces dames disaient que c'est vous qui avez poussé Madame Thuan, qu'elles avaient été amenées à la défendre. Je leur ai demandé pour quelle raison vous auriez poussé Madame Thuan. Là, personne n'a pu me répondre. Mais personnellement j'avais deviné comment cela s'était passé.

Le plus intrigué par la grossesse de ThuVan était le docteur Tu. À de nombreuses occasions, il avait été en relation avec son père, Monsieur Tran, qui était connu pour un homme vertueux, bon, et simple. L'année dernière il avait suivi la grossesse de ThuVan jusqu'à la naissance de VanLong. Ce qui lui avait permis de connaître cette femme honnête, douce et modeste. Mais ce qu'il admirait le plus chez elle c'est que, bien qu'elle fût d'une famille noble, bien qu'elle fût la reine de beauté de la province, elle n'était ni orgueilleuse, ni maniérée comme le sont beaucoup d'autres jeunes filles. Sa voix était caressante et claire. Elle avait des yeux doux de bichette. Son visage était d'une beauté difficile à décrire, d'une pureté angélique. On aurait pu la comparer aux déesses de nos vieilles légendes.

Quand elle lui avait téléphoné pour prendre rendez- vous, elle n'avait pas dit clairement pourquoi. Ce fut son infirmière qui lui avait rapporté qu'elle avait été très surprise d'apercevoir, lors de l'arrivée de ThuVan dans la salle d'attente, qu'elle était enceinte. Cette nouvelle le surprenait aussi. D'une part, parce Thy était absent depuis longtemps, et d'autre part, parce qu'elle ne lui avait pas dit à quel moment Thy était revenu. Comment aurait- elle pu concevoir si elle n'avait pas eu un amour extraconjugal?

Il se proposait, lors de l'examen médical, de lui demander quand Le Thy était revenu. Car il refusait l'idée qu'une femme comme elle pût avoir des aventures amoureuses. Mais il ne se doutait pas que dans la salle d'attente, elle avait été outragée par ses clientes. Toute fois ce qui le plus retenu son attention c'était que quand ThuVan avait repris ses esprits, elle ait éprouvé une grande frayeur à l'idée de faire une fausse couche et n'éprouvait aucune honte d'être enceinte.

Habituellement, les aventurières qui se trouvent enceintes cherchent à se faire avorter pour n'avoir pas à rougir de leur enfant. Le comportement de ThuVan faisait naître chez le docteur Tu l'idée que l'enfant qu'elle portait était celui de Thy. Alors, en souriant, il demanda:

- Quand Monsieur Le Thy est-il revenu vous voir? Depuis quand est-il reparti?

La question du docteur Tu fit pâlir ThuVan. Elle croyait qu'il savait que son mari était parti avec les communistes, elle nia avec volubilité:

- Non, docteur! Mais non, docteur! Il est en Suisse en ce moment. Vous le savez bien, il n'est jamais revenu.

Sa dénégation, son air épouvanté faisaient que le docteur la regardait fixement. Il n'arrivait pas à comprendre sa situation.

De façon inattendue, elle se releva en disant:

- Docteur! Je me sens bien maintenant. Est- ce que je peux rentrer chez moi si vous avez fini de m'examiner?

- Mais naturellement, Madame, vous pouvez partir. Votre grossesse suit normalement son cours. Vous n'avez rien à craindre. Seulement vous ne devrez plus revenir ici. Chaque fois je viendrai vous voir chez vous. De cette façon vous éviterez les ennuis du genre de ceux qui viennent de se passer tout à l'heure.

ThuVan, suffoquée d'émotion, serra la main du docteur:

- Je..., docteur, je vous remercie infiniment.

Elle se leva, se rhabilla et prit congé. Il lui serra très fort la main et dit sur un ton sincère:

- Ma qualité de médecin mise à part, vous pouvez avoir confiance en moi comme si j'étais quelqu'un de votre famille. Ne vous gênez pas pour me déranger chaque fois que vous avez besoin de moi.

- Merci mille fois, docteur. Entendu! Je me souviendrai de votre bonté.

Huỳnh Dung

Pour éviter les tracasseries qui pourraient survenir à ThuVan, le docteur avait demandé à son infirmière de l'accompagner et de la mettre dans un taxi. L'instant d'après elle arrivait chez elle. Après avoir réglé son taxi, elle pénétrait dans la maison mais son âme était encore remplie d'un singulier vertige, comme si elle venait de sortir d'un affreux cauchemar.

* *

ThuVan cacha soigneusement à ses parents ce qui lui était arrivé chez le docteur Tu. Cependant quelques jours après, l'opinion publique s'était emparée de la nouvelle de son agression. Cet événement humiliant fut commenté avec plus de sévérité encore que son mariage. L'affaire avait fait si grand bruit que les Tran avaient fini par tout savoir. Bien qu'ils eussent prévu que leur fille serait objet de mépris, ils étaient loin de penser que l'on pût être cruel et inhumain à ce point. Partout maintenant les gens chuchotaient à propos de l'enfant que portait ThuVan.

Comme depuis son mariage et surtout depuis la naissance de VanLong, ThuVan voyait très peu d'amis et sortait rarement, son amant hypothétique était devenu un être mystérieux. Or, plus une chose est mystérieuse plus on cherche à en percer le mystère. Beaucoup de femmes passaient leur temps à épier les inconnus qui entraient ou sortaient de chez les Tran. Elles en étaient pour leur peine! Cependant elles ne se décourageaient pas pour autant. Avec des cadeaux elles tentèrent d'acheter la servante des Tran, dans l'espoir qu'elle leur livrerait quelque secret. Mais, contre toute attente, Nga leur disait:

- Moi-même, je ne comprends rien à la grossesse de ma jeune maîtresse. Elle restait avec son fils du matin au soir. En dehors de sa tante et sa belle-mère, je ne voyais point de visiteurs. L'année dernière, avant la naissance de VanLong, de temps à autre, son beau-frère Monsieur Le Thanh venait la voir. Mais depuis qu'il a rejoint l'école des officiers à Dalat, il n'est plus jamais revenu.

L'enquête ne donnant rien du côté des Tran, on cherchait du côté de Madame Le Than, la belle-mère de ThuVan, qui se contentait d'écouter sans prononcer le moindre mot. Impuissante à découvrir l'amant mystérieux de la belle provinciale, avec le temps, l'opinion publique se calma.

* *

Ce jour-là, Monsieur Tran arrivant à l'école, vit tout de suite que les élèves et les professeurs étaient en pleine effervescence au milieu de la cour. Dès qu'il sortit de la voiture, son adjoint, accourut le saluer et lui dit que tous les murs de l'école étaient barbouillés de dessins et qu'il avait donné l'ordre au concierge de les faire disparaître.

- Qui a dessiné? On a dessiné quoi? demanda-t-il.
- Il se pouvait que des inconnus aient de nuit escaladé les murs et dessiné. Il se pouvait aussi que ce matin de bonne heure, des élèves aient exécuté cette besogne.
- Et qu'avaient-ils dessiné?

Son adjoint ne répondait pas. Mais Monsieur Tran avait soudain deviné partiellement de quel genre de dessin il pouvait s'agir. Il fit le tour des classes. Et là où le concierge n'avait pas encore eu le temps de gratter et de laver les murs, il put voir le portrait d'une femme avec un gros ventre sur lequel était dessiné un point d'interrogation. Au-dessous du portrait on avait écrit le nom de sa fille. Il resta là, calme, silencieux, puis regagna directement son bureau, où il s'assit immobile, interdit. L'établissement scolaire est un lieu sérieux. Il était proviseur depuis dix ans. Il était estimé et respecté de tous, professeurs et élèves.

Aujourd'hui, la grossesse de ThuVan soulevait des protestations qui gagnaient le lycée. Cette situation ne pouvait plus durer. Pour que les gens oublient il fallait que ThuVan quittât cette province. Il n'est pas certain que le Ministère de l'Education Nationale lui accorde une nouvelle affectation. D'autre part, originaire de Mytho, sa province natale, qui prendrait soin de sa maison s'il changeait de poste? Et puis sa femme serait malheureuse d'avoir à aller dans une autre province s'adapter à une nouvelle vie.

Huỳnh Dung

Cependant, s'il fallait que ThuVan parte, où irait- elle? Elle avait été abandonnée par son mari; lui, son père, aurait- il le cœur de l'abandonner à son tour, dans des circonstances si douloureuses? Alternative déchirante, à laquelle il ne trouvait pas d'issue. Miné par la tristesse, il resta inactif toute la matinée.

Au repas de midi, son visage las trahissait les soucis dont il était accablé. Rien qu'en le regardant, Madame Tran devina qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. Elle le pressa de questions. Mais il ne voulut rien dire à cause de la présence de sa fille. Convaincue que ce que son père ne voulait pas révéler la concernait, ThuVan éleva la voix:

- Papa, bien que tu ne veuilles pas en parler, j'avais le pressentiment que c'est à cause de moi que tu as été ennuyé au lycée. Tu sais, il y a belle lurette que je suis habituée au mépris. Alors, raconte, dis-moi tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

Ne pouvant plus se taire, Monsieur Tran relata ce qui était survenu au Lycée et révéla son intention de demander aux autorités administratives une autre affectation.

Après avoir écouté son père, ThuVan dit, d'un ton déterminé:

- Je ne puis continuer à vivre dans cette province, je veux aller à Saigon chercher du travail. Dans la capitale où personne ne s'occupe de personne, je suis persuadé que je ne rencontrerai pas ces situations insupportables.

Madame Tran intervint:

- Tu as raison, ma fille! Je pense que tu seras plus tranquille à Saigon qu'en province. Seulement, ton enfant est encore très jeune et tu vas en avoir un autre bientôt. Comment pourras- tu t'en tirer convenablement toute seule? Et puis, comment trouver à te loger?

Voyant que sa femme était d'accord de laisser sa fille partir à Saigon, Monsieur Tran dit:

- Et bien, demain tu iras voir ma cousine. Vous deux, vous trouverez bien quelque chose à louer ou à acheter pour notre fille. Je pense que l'argent de mon compte en banque sera suffisant. Ensuite, tu n'auras qu'à rester là avec ThuVan.

- Ce que tu décides est parfait. Mais, dis- moi, si je reste à Saigon avec notre fille, qui s'occupera de toi ici?

- Ne t'en fais pas, chérie! Je saurai me débrouiller tout seul.

ThuVan secoua la tête, et profondément émue, dit:

- Maman! Papa! Donnez- moi seulement de quoi vivre à Saigon, maman n'aura pas besoin de vivre avec moi. Je désire seulement que Nga vienne avec nous pour s'occuper de VanLong pendant mon accouchement à l'hôpital.

Comme ses parents ne disaient rien, elle poursuivit:

- Je suis jeune, mais je suis déjà mère. Je voudrais me débrouiller toute seule et ne pas vivre toujours à vos crochets. Je veux faire face à la vie, lutter pour mes enfants, ne pas me laisser marcher sur les pieds.

- Tu as parfaitement raison, ma fille. Je suis d'accord. Tu peux aller vivre à Saigon en toute indépendance. Mais avant tout, il faudra trouver un logement.

Les difficultés semblant aplanies, Monsieur Tran regagna le lycée. Madame Tran prépara ses bagages. ThuVan restée seule dans le salon, regardait dans le vide... Elle était venue au monde dans cette maison et y avait grandi. Tout dans cette maison, depuis la table, la chaise, jusqu'aux bouquets de fleurs et aux touffes d'herbes... quels qu'ils fussent, ils lui apportaient beaucoup de souvenirs. Souvenir des jours d'enfance quand elle gambadait de ci, de là... dans le jardin. Souvenir de jeune écolière peuplée de rêves... quand elle capturait des papillons, cueillait des fleurs... souvenir d'un mois de lune de miel avec son mari, des soirs assis dos contre dos sur le banc de pierre en écoutant siffler le grand vent et en regardant les nuages courir dans le ciel...

Pendant vingt ans, elle avait vécu dans cette maison, choyée, adulée, sans souci, à l'abri, sous les yeux protecteurs de ses parents qui lui prodiguaient un dévouement et un amour infinis. Durant vingt ans, elle avait marqué l'empreinte de ses pas sur chaque pierre, sur chaque brique, partout... Et puis, demain, elle relèguerait tous les souvenirs merveilleux des vingt années passées pour aborder secrètement une voie

nouvelle et inconnue... certainement pleine d'embûches et de dangers. Et elle se demandait si seule avec ses deux jeunes enfants, elle aurait assez de forces pour avancer sur cette route.

Toute chagrinée, elle quitta le salon, se dirigea d'un pas hésitant vers la sortie.

La rue qui passait devant la maison avec sa double rangée de hauts arbres cachant le soleil était éclairée d'une luminosité éclatante. Les rayons lumineux s'insinuant entre les feuilles scintillaient, étincelants, pareils à des centaines de milliers de lanternes fleuries suspendues aux branches des arbres. Ce qui donnait à ThuVan l'impression que tout le quartier était en train de se mettre en fête pour l'accompagner une dernière fois.

Emue et mélancolique, elle marchait d'un pas régulier sur le chemin des adieux... Soudain ThuVan entendit des cris et des rires. Revenue à elle, elle vit une bande d'une dizaine d'enfants de huit à douze ans se diriger d'un pas décidé et rapide dans sa direction. Avant qu'elle pût réagir, ils se ruèrent sur elle et, se tenant par la main, l'encerclèrent. Alors, ils dansèrent en chantant:

*«La femme sans mari mais enceinte!
«Quel monde étrange?
«La femme enceinte sans mari,
«N'est-ce pas étonnant, hi hi...*

Petit à petit le cercle se resserrait autour de ThuVan et la pressait. Elle tentait de s'échapper, mais en vain. D'une voix suppliante elle leur disait:

- Soyez gentils, laissez- moi partir!

La voyant les implorer, les enfants s'acharnaient avec plus de violence sur elle. Les uns la poussaient, les autres la renvoyaient... Enceinte de sept mois, frappé de frayeur, elle s'évanouit.

Tout à coup elle avait l'impression qu'elle était tombée dans les bras de quelqu'un, que la bande des gosses se dispersait en même temps qu'une voix criait:

- Oh, les chenapans! Allez, fichez le camp!

Ayant repris conscience, ThuVan ouvrit les yeux et vit son sauveur qui n'était autre que le docteur Vo Hoang. Suffoquant d'émotion, elle voulait le remercier. Mais le docteur ne lui en laissa pas le temps, il lui dit doucement:

- Vous ne devez pas sortir toute seule. Les enfants ici, poussés par les grandes personnes sont diaboliques. Il vaut mieux que vous n'alliez nulle part toute seule.

C'est vrai! Tout à l'heure elle marchait sans but quand à vingt mètres de chez elle, elle avait rencontré cette bande de gosses. Heureusement que cela s'était passé devant la consultation du docteur Vo Hoang qui avait l'habitude de regarder par la fenêtre et qui avait vu les enfants l'assiéger.

Voyant sa figure encore toute pâle de peur, Hoang soucieux, demanda:

- Comment vous sentez vous? Est- ce que ces galopins vous ont touchée?

ThuVan secoua la tête. Un peu rassuré, Hoang l'aidait à avancer:

- Je vous conduis chez moi. Vous vous reposerez un moment dans mon cabinet.

De peur d'y rencontrer les clientes du docteur, elle déclina aussitôt son invitation.

- Merci docteur! Je rentre chez moi. Je crains d'y...

Ayant pu comprendre la raison de sa crainte, Hoang la tranquillisa en souriant:

- Je n'ai pas de patients aujourd'hui. Si vous ne désirez pas vous reposer dans ma consultation, je vous reconduirai chez vous.

- Je sens... Je crois que je suis capable de rentrer toute seule. Je n'ose pas vous importuner.

- Ne craignez pas de me mettre à contribution. J'aimerais bien avoir quelqu'un avec qui échanger des idées et bavarder un peu. Et même, si vous ne me le permettez pas, je veux quand même vous reconduire chez vous. De cette façon je serai tranquillisé.

Huỳnh Dung

Sachant qu'elle ne pouvait contrecarrer l'intention de Hoang, ThuVan silencieusement avança. Hoang, marchant à côté, sans raison apparente était aussi silencieux, bien que, du profond de son cœur, il eût voulu dire beaucoup de choses. Depuis des mois, depuis que l'opinion publique faisait du bruit à propos de la deuxième grossesse de ThuVan, il souhaitait la rencontrer pour la reconforter. Il voulait aussi lui donner l'assurance que même si cette société la méprisait, la rejetait, lui, il la considérait toujours respectueusement. Il aimait ThuVan depuis des années. Depuis ce bel après- midi ensoleillé, où, désœuvré, il avait vu une belle jeune fille, serrant des livres dans ses bras, traverser la rue devant son cabinet. Elle portait une robe blanche, avait une taille élancée, des manières élégantes, un visage gracieux et une brillante chevelure cascadeant sur ses épaules. Elle apparaissait devant ses yeux tels qu'une fée égarée dans le monde des rêves.

Depuis ce jour-là, il avait pris l'habitude de regarder dans la rue à l'heure de son retour de l'école, il ne cessait de penser à la fée à la robe blanche. Il l'aimait, mais il ignorait qui elle était, où elle habitait. Il n'était pas à la page, parce qu'il avait été absent pendant de longues années à l'étranger pour ses études. Il s'adressa donc à son infirmière qui lui apprit que cette fée était du quartier. Elle s'appelait Tran ThuVan, fille du proviseur du Lycée de la province. Bien qu'il ait entendu depuis longtemps parler de cette beauté, il ne se doutait pas qu'elle habitait si près de chez lui.

Ses parents furent au comble de la joie d'apprendre qu'il aimait ThuVan. Son père tout heureux, lui dit:

- Tu sais, la famille de cette jeune fille et la nôtre sont très liées. Un de ces jours nous irons les voir pour que tu fasses connaissance de leur fille.

L'occasion fut les dix-huit ans de ThuVan auxquels Hoang et ses parents avaient été conviés. Il y avait beaucoup d'invités et une foule de soupirants gravitaient autour d'elle. Ses parents, se rendant compte qu'il y avait de très nombreux prétendants, s'empressent de prendre les devants. Ils entretenirent Monsieur Tran, séance tenante, de l'amour profond, tenace que leur fils vouait à sa fille.

Monsieur Tran en fut très heureux:

- Le docteur, dit- il, en accordant son attention à ma fille, nous fait un très grand honneur. Toutefois, veuillez patienter. Je demanderai à ma fille son avis et je répondrai au docteur Vo Hoang.

Peu de temps après, Hoang recevait une lettre de Monsieur Tran par laquelle il regrettait beaucoup que sa fille déclinât sa demande en mariage, son cœur ayant déjà son élu. ThuVan s'était mariée, mais Hoang restait un amoureux impénitent. Surtout depuis que Thy avait disparu subitement. Et bien que la famille eût répandu la nouvelle que Le Thy était allé faire ses études à l'étranger, Hoang n'y accordait aucun crédit. Cela pour plusieurs raisons, dont la plus significative était cet air malheureux qu'il remarque chaque fois que ThuVan déambulait dans la rue, devant chez lui.

Le jour où, appelé d'urgence auprès de ThuVan évanouie il lui avait annoncé qu'elle allait avoir son premier bébé, il avait bien vu que son bonheur laissait transparaître sa mélancolie. Mieux encore la tristesse évidente des Tran, ce jour- là, avait renforcé la suspicion de Hoang à l'égard du départ de Thy.

Peu de temps après la naissance de VanLong, et pendant l'absence de Thy, lorsque survint sa deuxième grossesse qui ébranla l'opinion publique, Hoang ne s'en étonna pas outre mesure. Il était tout à fait convaincu que Thy n'était pas parti à l'étranger, qu'il tournait dans le pays et que le deuxième enfant de ThuVan était bien de son mari. Cependant il n'arrivait pas à tirer au clair la raison pour laquelle Thy ne vivait pas avec sa femme. Par amour- propre? Ne voulait- il pas vivre aux dépens de sa belle- famille? Serait- il parti avec les communistes? Cette dernière question se bousculait constamment dans sa tête. Et plus il soupçonnait Thy d'être parti avec les communistes, plus il aimait ThuVan.

Le jour où, dans la salle d'attente du docteur Tu, ThuVan été malmenée par ses clientes, Hoang en avait tellement souffert qu'il avait haï tous les habitants de la ville. Il voulait aider ThuVan à s'écarter de cette société, mais il ne savait comment s'y prendre car elle était mariée. Aujourd'hui il venait d'être, une fois de plus, témoin qu'elle avait été tyrannisée par les enfants. Pris de compassion, il voulait lui conseiller de quitter Mytho et d'aller vivre ailleurs. Mais en quelle qualité, à quel titre pourrait- il se permettre une telle suggestion? Aussi pendant qu'il reconduisait ThuVan chez elle, avait- il beau se creuser la cervelle, il ne trouvait pas d'issue. De son côté ThuVan ne pouvait imaginer l'amour que Hoang lui portait.

Le paradis de Thy

Ils étaient restés muets. Ce n'est qu'en arrivant devant sa maison que ThuVan dit:

- Merci Docteur, de m'avoir accompagnée chez moi. Si vous voulez bien, je vous invite à prendre une tasse de thé avec moi.

Hoang ne déclina pas l'invitation et la suivit dans la cour:

- Je ne vous dérange pas, au moins?

Elle secoua la tête en souriant. Hoang devinait que, au fond de son cœur, elle devait être très chagrinée, bien que ce sourire charmant, épanoui sur ce visage angélique, fût étonnamment beau! Fasciné, Hoang la regardait, extasié. Qui eût pu penser que cette figure gracieuse recélait une grande tristesse? Il ressentait un profond sentiment de compassion pour cette belle jeune femme dont la vie était si durement éprouvée. Il poussa un faible soupir.

ThuVan, marchant près de lui et ayant entendu ce soupir s'étonna, leva les yeux... Leurs yeux se rencontrèrent. Voyant les yeux de Hoang débordant d'amour, elle se sentit embarrassée, baissa la tête et avança rapidement. Brusquement Hoang lui saisit la main et très doucement l'appela:

- ThuVan! Est-ce que je pourrais devenir un ami loyal?

- Vous savez bien, Docteur, que toute la ville me déteste. Ne craignez-vous pas qu'on se dresse contre vous si vous vous montrez gentil avec moi?

Elle avait posé cette question d'une voix chargée d'amertume. Alors Hoang la regarda droit dans les yeux:

- Même si le monde entier est contre moi, je serai votre ami, à condition que vous y consentiez.

Ces ardentes et sincères déclarations de Hoang émouvaient ThuVan. Leurs mains se serraient l'une dans l'autre légèrement. Hoang avait la sensation que ce serrement était un consentement. Tout heureux, il disait:

- Maintenant que nous sommes devenus amis, vous ne m'appellerez plus docteur. Pouvez-vous m'appeler Hoang?

- Si vous me le permettez, oui, docteur!

Riant de bon cœur:

- Encore? Docteur?

ThuVan se mit à rire aussi. Côte à côte et joyeusement, tous les deux entrèrent dans la maison. ThuVan le fit asseoir dans le salon et alla directement à la cuisine ordonner à Nga de préparer le thé. Elle revint au salon avec deux assiettes garnies de gâteaux. À l'improviste elle trouva sa mère en pleine conversation avec Hoang. Craignant que Hoang ne relate à sa mère qu'elle avait été maltraitée par les enfants, ThuVan dit très vite:

- Maman, tu sais, j'étais devant la maison lorsque le docteur est passé. Alors je l'ai invité à prendre une tasse de thé avec nous.

Hoang regardait ThuVan comme pour implorer son pardon et disait:

- J'ai déjà rapporté à votre mère tout ce qui vous est arrivé et à quoi j'ai assisté, car j'avais l'intention de l'exhorter à vous laisser quitter cette ville. Je ne savais pas que vous vous y prépariez.

Faisant signe à sa fille de s'asseoir, Madame Tran dit:

- Ce n'est pas la peine que tu me caches quoi que ce soit. Même si le docteur ne m'avait rien raconté, un jour ou l'autre je l'aurais appris.

ThuVan s'assit face à Hoang, posa deux assiettes de gâteaux devant lui et dit:

- Veuillez, s'il vous plaît, docteur, goûter ces gâteaux. Vous m'en direz des nouvelles. C'est moi qui les ai faits.

Hoang, mi-sérieux, mi-enjoué, dit en riant:

- Ecoutez, si vous persistez à m'appeler «Docteur» je ne mangerai, ni ne boirai.

- Alors je... vous invite, Hoang.

En prononçant son nom, ses joues rosirent et la rendirent plus belle que jamais. Hoang n'osant pas la contempler longtemps, se tourna vers Madame Tran:

- J'ai un cousin avocat à Saigon. Il s'occupe aussi d'immobilier. Si vous avez l'intention de louer ou d'acheter quelque chose pour votre fille à Saigon, je lui demanderai de s'en occuper.

Madame Tran était visiblement enchantée:

- Il n'y a rien de mieux, docteur; voulez-vous nous accorder votre aide. Ainsi je n'aurai pas besoin d'aller à Saigon demain.

Huỳnh Dung

- Oui! Quand mon cousin me fera savoir qu'il a trouvé quelque chose, vous irez voir. Et si vous jugez que la chose vous convient, vous ferez les formalités d'achat en même temps.

ThuVan, très contente, était émue:

- Je vous remercie bien sincèrement, Hoang! Vraiment beaucoup.

Hoang riait:

- Vous n'avez pas besoin de me remercier. Attendez! Plus tard, quand vous aurez votre «home» à Saigon, si j'ai l'occasion d'y aller, je ne manquerai pas de venir vous trouver. Et quelques gâteaux, une tasse de thé, comme aujourd'hui, me suffiront largement.

À cet instant Nga arriva avec un plateau en argent. ThuVan versa le thé dans les tasses, en offrit une à sa mère, une autre à Hoang. En riant elle dit:

- Seulement je crains d'être trop pauvre recevoir dignement un docteur.

Hoang s'esclaffa:

- Quant à moi, je crains seulement que vous ne me grondiez: «regardez- moi cet homme, direz-vous, têtue, effronté qui rapplique constamment ici et demande que je lui serve des gâteaux, du thé... Mon Dieu! Qu'il est casse- pied! Qu'il est énervant, oh, la la...»

Madame Tran, voyant Hoang rire, plaisanter joyeusement, regrettait soudain que sa fille ait jadis décliné la demande en mariage du docteur. Elle s'assombrit aussitôt.

Ne voulant pas que sa fille et leur invité s'aperçoivent de sa tristesse, elle se leva:

- Docteur, dit- elle, restez bavarder avec ma fille. Je dois aller à la cuisine préparer le repas du soir. Si rien ne vous en empêche, je vous convie à partager le dîner avec nous.

Hoang déclina l'invitation:

- Merci beaucoup, Madame. Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui mes parents m'attendent.
- Dans ces conditions je n'ose pas insister.

ThuVan attendait que sa mère eût disparu à l'intérieur pour se confier à Hoang:

- Je veux partir d'ici, d'une part, parce que les habitants de cette ville ne me laissent pas vivre tranquille; d'autre part je voudrais avoir une vie indépendante, ne plus vivre aux dépens de mes parents. Mais voilà, je n'ai malheureusement pas de métier. Je me demande, avec mon bachot, comment j'arriverai à trouver un travail quelconque?

Hoang réfléchit un moment, puis tout heureux dit:

- Mon cousin, l'avocat, a beaucoup de travail. Bien qu'il ait déjà une secrétaire, rien ne l'empêche d'en avoir deux? La meilleure solution serait que je lui suggère d'engager une aide secrétaire. Allez à Saigon! Vous aurez tout de suite du travail. Soyez- en persuadée. Tant de certitude faisait rire ThuVan:

- Vous êtes bon, vous êtes gentil avec moi. C'est entendu! Mais vous n'allez tout de même pas obliger votre cousin à l'être également avec moi? Il a déjà une secrétaire. Certainement il n'a pas besoin d'une autre.

- J'exigerai qu'il vous accepte. S'il refuse, eh bien, je lui dirai qu'il ne compte plus sur moi pour soigner les siens en cas de maladie.

Après avoir proféré ces menaces, Hoang rit aux éclats. Il voulait blaguer avec ThuVan, il savait bien que son cousin avait une grande affection pour lui. Dès qu'il connaîtrait la situation de ThuVan il se mettrait en quatre pour l'aider.

ThuVan savait que Hoang plaisantait. Mais au fond, il était charmant, spirituel. Aussi, bien qu'elle ne fût pas gaie, ThuVan ne pouvait s'empêcher de rire. La mine resplendissante, elle demanda avec une pointe de plaisanterie:

- Est-ce qu'un docteur sait aussi menacer les gens ?

Prenant un air grave:

- Comment? Vous ne savez donc pas qu'on a peur dix mille fois plus de la seringue que du fusil?

- Qui a peur de la seringue plus que du fusil? Je ne le crois pas.

- C'est vrai que vous ne le croyez pas? Ecoutez! Si vous avez un petit enfant qui pleure continuellement, menacez- le de façon suivante: «Arrête- toi de pleurer, sinon le docteur te piquera avec sa seringue et te fera très mal». Vous verrez. Il aura peur et n'osera plus pleurer. Par contre, si vous

Huỳnh Dung

l'intimidez comme ceci: «ne pleure plus, sinon le soldat, avec son fusil, te tirera dessus». Le gosse n'aura pas peur du tout.

L'assertion de Hoang donnait à ThuVan une envie folle de rire. Cependant, gardant son sérieux, elle dit:

- Il paraît qu'on forme des médecins pour intimider les petits enfants, alors! Plus tard, si mon petit pleure, je lui dirai: «ne pleure plus, sinon le docteur Vo Hoang te fera une piqûre». Je suis certaine qu'il n'osera jamais pleurer.

Hoang, rapidement, secoua la tête:

- Non! Ce n'est pas possible. Si vous dites cela, les gosses ne sortiront plus dans la cour quand je viendrai vous voir. Et je ne pourrai plus savourer votre thé! Je vous en supplie! Ne vous servez pas de moi pour effrayer vos enfants. C'est dangereux. J'ai offert un stratagème qui s'est retourné contre moi.

L'expression de Hoang fit rire ThuVan, Hoang rit de même et vida sa tasse de thé d'un seul trait. Soudain un enfant pleura. Madame Tran, avec VanLong dans les bras, descendit de l'étage. Elle remit son petit-fils à sa mère en disant:

- C'est l'heure de son repas.

Sachant que ThuVan devait s'occuper de son fils, Hoang se résigna à se lever et à prendre congé de ses hôtes. N'ayant pas encore mangé, VanLong continuait de pleurer bien qu'il fût dans les bras de sa mère. ThuVan embrassa son fils et dit en élevant exprès sa voix pour taquiner Hoang:

- Ne pleure plus, mon amour! Sinon le docteur Vo Hoang va te piquer et te faire très mal.

VanLong, n'ayant que douze mois, ne comprenait rien; ternaillée par la faim, sa jolie petite bouche criait de plus en plus fort.

Hoang s'éloigna en hâte, dans la rue il se retourna pour dire:

- Ma seringue ne peut pas intimider votre fils!

ThuVan, son fils dans les bras, le suivit du regard. Son incomparable sourire continuait de fleurir sur ses lèvres.

Ce sourire, ces lèvres, figeaient Hoang sur place.

L'ombre s'inclinait déjà vers l'ouest, cependant il avait l'impression que le jour ne faisait que commencer.

Tout, dans la nature était joie, beauté et fraîcheur. Et le firmament, du bleu vira tout à coup au rose.

* * *

CHAPITRE 6

UN CŒUR FIDÈLE

La demeure de ThuVan était une petite villa ancienne, jumelée, sans étages, comportant trois chambres et une cuisine, le devant flanqué d'une courette. Elle se situait à un angle du carrefour PhanThanhGian et DuyTan, dans le 2^e quartier de Saigon. Elle avait évidemment été dénichée par Me Vo Lang, cousin de Hoang. Construite il y a plus de vingt ans, son état actuel nécessitait des travaux, Monsieur Tran les fit exécuter. Bien que la maison fût vieille, ThuVan la trouvait tout à fait neuve. D'ailleurs dans cette demeure, tout lui plaisait. C'était la première fois qu'elle quittait ses parents, la première fois qu'elle devenait propriétaire d'une maisonnette et la première fois qu'elle était «chef» de famille. Elle se sentait dépaysée et avait l'impression que sa vie allait commencer à partir de cet instant.

Une semaine après son installation, elle était engagée comme secrétaire particulière par Me Vo Lang. On ignorait ce que Hoang avait pu dire à son cousin pour que ce dernier l'embauchât si facilement, bien que sa grossesse fût presque son terme. Elle recevait un émolument confortable qui lui permettait de mener une vie indépendante, aisée et agréable.

Deux mois après, elle accoucha d'un garçon qu'elle appela VanTruong. Il lui ressemblait, alors que VanLong était le portrait craché de son père. Me Vo Lang lui octroya un mois et demi de congé de maternité. Sa mère, qui était venue pour son accouchement, repartit un mois après pour Mytho emmenant avec elle VanLong, alors âgé de quinze mois. ThuVan fut obligée de consentir au départ de son premier né. Son travail ne lui permettait pas de s'occuper de ses deux jeunes enfants, bien que Nga fût là.

Peu de temps après le départ de ThuVan de Mytho, l'opinion publique se calma, on l'oublia. Les Tran continuaient de vivre leur vie tranquille et sereine d'autrefois. Tandis que Madame Tran, ayant pu louer le service d'une autre fille, consacrait son temps à son petit-fils. Le temps s'écoule vite. Cela faisait deux ans que ThuVan s'était établie à Saigon. Elle travaillait pour Me Vo Lang la matinée et l'après- midi. Le midi et le soir, elle se consacrait à son fils, tant et si bien que, occupée toute la journée, elle n'avait plus de temps de s'attrister du départ de son mari.

La vie à Saigon était tout à fait différente de celle de la province. La population était dense, les maisons, les boutiques, les quartiers... en grand nombre se succédaient. Cependant chacun vivait chez soi, personne n'était assez curieux pour s'occuper de la vie privée des autres. Dans ces conditions, ThuVan avait pu mener une vie tranquille de femme seule ayant des enfants. Les Saïgonnais ne se liaient pas facilement. Les voisins ne se fréquentaient pas. D'ailleurs, ThuVan n'avait pas envie de se faire des relations. En dehors de sa compagne de travail chez Me Vo Lang, et de ses voisins immédiats, elle ne recevait presque personne. Une fois tous les deux mois, sa mère lui amenait VanLong pour que ThuVan profitât de son fils, et que les deux enfants s'attachassent l'un à l'autre.

Son père, souvent, pendant les vacances d'été ou lors des fêtes, venait la voir et restait quelques jours avec elle. Madame Le Than, la maman de Thy, de temps à autre, lui faisait une visite. Quant à Le Thanh, le frère de Thy, elle ne l'avait vu qu'une seule fois, il y a des années. C'est qu'à la naissance de VanLong il avait rejoint l'école des officiers à Dalat. Et à la fin de ses études, s'étant immédiatement engagé sur les champs de bataille, il n'avait pas eu l'occasion de revenir à Mytho ou à Saigon.

Le Thanh lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection. Il souffrait de voir sa jeune belle- sœur vivre une vie de veuve et assumer, toute seule, la charge des enfants. Il reprochait à son frère d'avoir manqué à ses devoirs de mari et de père. Et plus il lui en voulait, plus il vouait au communisme, son ennemi juré, une haine implacable. Cette pensée le stimulait sur les champs de bataille où il combattait avec ardeur et bravoure. Là où les communistes semaient des troubles, il se transportait avec ses troupes d'assaut pour régler leur compte. L'année passée, il avait livré de nombreuses batailles et remporté plusieurs victoires. Ce qui lui avait fait gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire: de sous- lieutenant au grade

Huỳnh Dung

de commandant et ensuite au grade de colonel. Son courage lui faisait mériter l'admiration et les louanges de ses soldats qui l'avaient surnommé le «Napoléon Vietnamien».

Si Thy se passionnait pour «le paradis communiste», son frère Thanh était l'ennemi No 1 des communistes. Les deux idéologies diamétralement opposées avaient fait éclater la famille. Les membres d'une même famille, ceux dont le même sang coule dans les veines se vouaient une haine irréductible et s'entretuaient. Spectacle pathétique qu'offrait alors le Vietnam.

Des intellectuels qui ne penchaient vers aucun des deux camps politiques, mais étaient découragés par cette situation, cherchaient à quitter le pays. Sous prétexte d'aller poursuivre leurs études ou de se perfectionner dans leur profession, ils gagnaient l'Europe ou les Etats- Unis avec l'intention d'y faire un long séjour. Hoang était de ceux- là. Cependant, comme il aimait ThuVan, il s'attardait encore et apportait son concours à l'hôpital de Mytho.

Depuis que ThuVan résidait à Saigon, Hoang était son hôte habituel. À peu près deux fois par mois il était chez elle, y passait le dimanche, y prenait ses repas, jouait avec VanTruong. À présent, tous les deux étaient devenus amis, se tutoyaient, ne se comportaient plus comme des étrangers. Naturellement ils restaient dans les limites raisonnables d'une bonne amitié. Bien que Hoang ne lui eût jamais fait de déclaration d'amour, ThuVan, à travers son attitude, et toutes les attentions dont il l'entourait, avait pu évaluer et apprécier la profondeur de l'amour qu'il lui portait depuis deux ans. Grâce à Hoang, elle avait un bon logement. Grâce à lui, elle avait son emploi chez Me Vo Lang. Tout dans cette maison, qu'il s'agît de mobilier, d'articles de ménage, de tableaux, de pots de fleurs etc... qu'il s'agît de n'importe quoi, lui rappelait que Hoang avait prêté son concours et son goût pour l'acquisition, l'aménagement, la décoration de son intérieur. Il s'occupait de tout, se chargeant même des travaux pénibles que les deux femmes ne pouvaient exécuter.

Bien qu'il ne fût qu'un ami, Hoang s'occupait de ThuVan et prenait soin d'elle comme un mari. ThuVan savait bien que cette dette de reconnaissance ne pouvait être payée en retour que par l'amour. Jusqu'ici ThuVan ne savait pas encore si elle aimait ou non Hoang. Mais ce dont elle était certaine c'était que, chaque fois qu'il venait, l'ambiance subitement changeait. Elle devenait plus gaie, plus bavarde, plus enjouée. Les rires fusaient, même VanTruong, quoi qu'il n'eût que deux ans, se réjouissait d'accueillir l'hôte bien connu de la famille. Bref, il amenait avec lui de la chaleur humaine, de la vie.

* *

Cet après-midi-là, après le travail, ThuVan en quittant le bureau de Me Vo Lang vit soudain la voiture de Hoang rangée le long du trottoir. Elle était un peu surprise, habituellement Hoang n'allait à Saigon pour affaires concernant l'hôpital que le 1^{er} et le 15 de chaque mois et ne s'arrêtait chez elle qu'à ces occasions. Or, il était déjà venu la semaine dernière. Elle se dit qu'il venait, non pas pour la voir, mais pour une affaire personnelle avec son cousin, probablement. Comme elle se dirigeait vers l'autobus, elle entendit une voix qui hurlait:

- ThuVan! ThuVan!

Se retournant, elle vit Hoang qui arrivait rapidement avec sa voiture. Avant qu'elle pût dire quoi que ce fût, son rire et sa voix s'entendaient déjà au loin:

- Je suis venu te chercher, pourquoi pars- tu?

- Je croyais que tu venais voir Me Vo Lang.

- En venant te chercher, je voulais vite passer à son bureau pour lui dire bonjour. Quand je suis sorti de son bureau tu avais disparu! Heureusement que je t'ai rattrapée à temps sinon, j'aurais été obligé d'aller jusque chez toi te prendre.

Il sortit de la voiture, ouvrit la portière à ThuVan. Intriguée, elle demanda:

- Tu veux m'emmener, pourquoi faire?

- Je veux te faire un cadeau, je t'emène le choisir dans un magasin.

- Juste ciel! Pourquoi m'achètes- tu aussi souvent des cadeaux? Chaque fois que tu viens, tu m'en offres un! Je n'en veux plus, je ne les accepte plus!

Huỳnh Dung

Elle s'assit tout en parlant. Hoang ferma la portière, puis après s'être assis à côté d'elle, il lui dit doucement:

- Aujourd'hui je suis venu exprès de Mytho à Saigon dans le seul but de t'offrir un cadeau.
- Comment? Tu quittes l'hôpital, tu fermes ton cabinet de consultation et tu viens ici rien que pour m'acheter un cadeau? Mais ça ne vas pas, non?

La voyant froncer le visage, l'air mécontent, Hoang riait:

- Dans l'année il n'y a que pour ton anniversaire que j'ai l'occasion de prendre un jour de congé.

ThuVan sursauta. C'était bien aujourd'hui son anniversaire. Elle l'avait complètement oublié! Elle travaillait toute la journée, s'occupait de son petit le soir, n'avait pas le temps de penser à elle, si bien que, chaque année, c'était Hoang qui se souvenait pour elle, de son anniversaire! C'était vraiment drôle!

Voyant sa mine, Hoang riait de bon cœur:

- Tu oublies le jour de ton anniversaire pour ne pas m'inviter à ta fête? Pas vrai?

ThuVan rougissait de honte:

- Tu m'en vois navrée! Je ne me souviens de rien! Chaque année, je n'organise rien pour t'inviter.

Et finalement je reçois mon cadeau! Le mieux serait que je n'accepte plus rien!

Hoang accéléra et dit:

- Si tu n'aimes pas les cadeaux, je t'invite alors à un repas français ce soir.

ThuVan allait refuser lorsque Hoang la supplia:

- Je me suis déplacé de si loin et je m'étais fait d'avance une joie de t'inviter à dîner le jour de ton anniversaire. Aurais- tu le cœur de ne pas l'accepter?
- Non! C'est mon anniversaire, laisse- moi t'inviter. C'est plus raisonnable.
- Voyons, tu m'invites toute l'année. Accorde- moi le plaisir de t'inviter une fois. En refusant tu me froisserais!

N'ayant pas entendu de protestation, il comprit qu'elle était consentante. Heureux il dit:

- Je te ramène à la maison pour te changer et voir ton fils. Nous partons vers vingt heures.

Durant le trajet, Hoang relatait à ThuVan tout ce qui s'était passé à Mytho. Il était dans ses habitudes de passer voir VanLong avant d'aller à Saigon. Ainsi, elle avait toujours des nouvelles fraîches de ses parents, de son fils et des activités de sa province. En ce temps- là, les particuliers n'avaient pas de téléphone, il était réservé exclusivement aux services administratifs. Et c'était Hoang qui assurait la liaison entre les deux familles. Hoang dit:

- Ton grand fils a trois ans maintenant, il fréquente l'école maternelle. Si tu savais comme sa grand- mère le gâte! Elle l'emmène partout où elle va. J'ai peur que plus tard il ne veuille plus revenir chez sa mère.

ThuVan riait doucement:

- C'est tout à fait naturel qu'il aime sa grand- mère. L'enfant s'attache à la personne qui est toujours près de lui. Par exemple, VanTruong, il aime Nga plus que moi! Parce que je suis absente toute la journée et le soir quand j'arrive à la maison il est déjà au dodo. Soudain elle soupira.

Ils arrivaient, Hoang gara la voiture le long du trottoir mais ne se pressa pas d'ouvrir la portière. Regardant bien droit dans les yeux de ThuVan, il dit:

- Dieu a accordé à la femme la faveur d'être mère pour qu'elle consacre tout son temps à aimer et à élever ses enfants. Je désire que tu t'arrêtes de travailler et que tu ramènes ici ton fils VanLong.

- Si je ne travaille pas, comment pourrais- je élever mes enfants? Je ne pourrai, tout de même, pas vivre toujours aux dépens de mes parents. Et puis, le jour où ils n'y seront plus, comment ferai- je?

- Je...

Hoang aussitôt riait de bon cœur:

- Bon! Nous reprendrons l'examen de cette question ce soir. En attendant, si tu m'invitais à entrer chez toi?

ThuVan riait, épanouie:

- Tu es comme de la famille, alors cette maison est la tienne. Tu n'as pas besoin que je t'invite pour entrer, non?

Hoang ouvrit la portière à ThuVan et demanda, mi-sérieux, mi-plaisant:

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

- C'est vrai que tu me considères comme un membre de ta famille? Ou suis- je toujours ton hôte?

ThuVan évitant le regard de Hoang, marchait d'un pas rapide. Il lui emboîtait le pas dans l'attente d'une réponse. Mais Nga et VanTruong accouraient alors qu'ils venaient d'atteindre la cour. VanTruong se jeta dans les bras de sa mère, tandis que ses yeux futés souriaient à Hoang. Une fois, lâché par sa mère, il courut vers Hoang, lui étreignit la jambe en disant:

- Monsieur! Promenade! Voiture! Voiture!

Chaque fois qu'il venait, Hoang faisait faire à VanTruong et à Nga un tour en voiture. L'enfant en avait pris l'habitude. Et toutes les fois qu'il le voyait, il lui réclamait sa petite promenade. Hoang souleva VanTruong, l'embrassa plusieurs fois et dit à ThuVan:

- Vas te préparer et te maquiller pendant que je fais un tour avec le petit. Je reviendrai ensuite te prendre.

ThuVan souriait:

- Tu lui cèdes trop. Ce sera de ta faute si plus tard il devient têtu et impossible à éduquer.

Hoang portait VanTruong à la voiture tout en disant:

- On dit que si l'enfant est dépravé c'est la faute de sa mère. Donc ce n'est pas de la mienne.

Il éclata de rire et disparut dans le vrombissement du moteur.

De retour, un moment après, Hoang trouva ThuVan assise dans le salon. Elle portait une robe de soie blanche brodée de quelques fleurs roses. Son chignon, haut enroulé, laissait paraître deux boucles d'oreille en perles. À son cou s'enroulait un collier de perles. Sa mise était simple, sobre; sa taille fine, élancée soulignait l'harmonie de ses lignes et de ses courbes; des lèvres et des joues légèrement colorées de rouge rehaussaient sa distinction et lui conféraient une infinie pureté. La présence de ThuVan, ce soir, dans ce salon semi- obscur donnait à Hoang l'impression qu'il venait d'entrer dans un monde féérique dont la fée, là, devant lui, était en train de rêvasser... les yeux regardant fixement le mur...

Hoang, debout immobile, sur le seuil, VanTruong sommeillant dans ses bras, retenait sa respiration pour ne pas dissiper son rêve. Soudain il sentit une douleur fulgurante. ThuVan était en train de regarder attentivement la photo de Thy. C'était cela, elle ne s'était même pas aperçue de sa présence, elle pensait toujours à son mari!

Hélas! Chacun d'eux poursuivait son rêve! ThuVan aimait toujours Thy, tandis que Hoang ne cessait d'aimer ThuVan! «L'amour est un cercle vicieux de châtements déroulant des fautes commises dans l'existence antérieure».

Tout à coup Hoang se sentit incommodé comme si un liquide amer refluit de son estomac à sa bouche. VanTruong, subitement réveillé, appela:

- Maman! Maman!

ThuVan sursauta, se tourna vers la porte et accueillit son fils avec un resplendissant sourire. Ce sourire doux comme le miel, fit disparaître aussitôt son amertume. Il entra rapidement dans le salon, VanTruong toujours dans ses bras. ThuVan accourut vers son fils:

- Maman!
- Oui, mon amour!

VanTruong d'un bras, entourant le cou de sa mère, de l'autre étreignant celui de Hoang, rapprochait leurs visages. Tous trois riaient confusément. Hoang s'imagina que ce bonheur doux, intime, chaleureux, n'appartenait qu'à lui, exclusivement. Il était son bien et aucune autre personne n'avait la faveur d'en jouir.

* *

L'hôtel Majestic, situé sur le port de Saigon, sa façade tournée du côté du fleuve, était un immeuble de plusieurs étages. Le premier étage avec terrasse couverte servait de restaurant. Un endroit rêvé et splendide tant au point de vue architectural qu'au point de vue décoratif. Cet hôtel était considéré comme le plus sélect de Saigon logeant presque uniquement des voyageurs, des touristes européens et américains. Les Vietnamiens le fréquentaient rarement.

Huỳnh Dung

Ayant passé de longues années à l'étranger, Hoang n'éprouvait aucun complexe à vivre avec des personnes venant d'autres pays. Aussi chaque fois qu'il venait à Saigon il avait sa chambre dans cet hôtel. Le restaurant était très couru pour sa très bonne cuisine, assurée par un chef français.

Quand ThuVan et Hoang arrivèrent, il était déjà bondé. Heureusement Hoang avait eu soin de retenir une table près du balcon avec vue splendide sur le fleuve. Contrairement aux restaurants chinois éclairés «à giorno» animés, bruyants, ici c'était le calme, la discrétion. Chaque table était un endroit réservé, à part. Et la lumière semi- obscure diffusée par les lampes de différentes couleurs suspendues çà et là, rendait le cadre plus poétique, plus intime. Les Euro- américains sont gais, ouverts. Mais durant les repas ils deviennent calmes, attentifs, observent et respectent les convenances. Ils mangent et parlent doucement juste pour se faire entendre de leurs interlocuteurs. Les Asiatiques, au contraire, sont en général timides, graves, réservés, peu expansifs. Cependant, quand ils sont à table, ils deviennent bruyants, assourdissants, comme en plein marché. Deux mondes totalement différents!

Désireux de jouir d'une soirée calme, d'en goûter la saveur poétique auprès ThuVan, Hoang avait choisi cet hôtel renommé. Il voulait commander du vin, mais ThuVan refusa d'en boire. Alors en riant, il dit:

- Il faut boire du vin pour qu'un repas français soit bon. Parce que le vin excite l'appétit en «titillant» les papilles gustatives de la langue et du palais.
- Nous autres, Vietnamiens, nous n'avons pas besoin de boire du vin au repas. Tu as subi déjà l'influence des Français, pardi!

Cette réponse de ThuVan, enveloppée d'un sourire, était à la fois critique et taquine. Hoang, grave, s'expliqua:

- Ce n'est pas que je sois devenu européen. Mais tu reconnais avec moi que, les mets asiatiques, en particulier vietnamiens, sont assaisonnés avec beaucoup de condiments piquants tels que piments, poivre etc... qui stimulent l'appétit. Tandis que les plats français qui comportent de matières grasses telles que beurre, crème etc... que de condiments nous dégoûtent très vite s'il n'y a pas l'apport de l'alcool.
- Alors tu m'obliges à boire du vin avec toi?
- Oh, non! Je ne me permettrais pas de t'y obliger. Cependant si tu n'en bois pas, je n'en boirai pas non plus. Car boire du vin, tout seul, d'abord ce n'est guère bon et puis c'est triste, trop triste!
- Bon! Bon! J'en boirai pour te faire plaisir, mais un tout petit peu seulement, n'est-ce pas?

Content, Hoang commanda un bon petit vin léger et un plat qu'il appréciait particulièrement, quand il était encore à Paris, un «chateaubriand» pour ThuVan et pour lui. Prétendant qu'elle ne s'y connaissait pas, en matière de repas français, ThuVan avait confié à Hoang le soin de faire le menu.

Pendant le repas il parla très peu, alors que d'habitude il était gai, spirituel et loquace. Peut-être voulait-il observer la bienséance devant beaucoup d'étrangers présents en ce lieu?

Se pouvait-il que dans ce cadre chic, face à ThuVan plus resplendissante que jamais, Hoang ivre d'admiration, ait oublié toute conversation?

Au moment où le garçon apporta le dessert et le café, il éleva la voix:

- Depuis que tu es venue vivre à Saigon, Mytho est devenu un désert sibérien.

Qu'est-ce que tu veux dire par là?

- Mytho est actuellement désert, glacial, dépeuplé, comme une ville morte, voilà!

ThuVan ne comprenant toujours pas ce qu'il venait de dire, fronçant les sourcils le regardait. Il dit:

- Au milieu de millions de personnes, s'il en manque une, j'ai l'impression que je suis seul et solitaire que je vis dans un désert triste, glacial.

ThuVan semblait l'avoir compris, elle baissa la tête, silencieuse, ne sachant que penser.

Il reprit tristement:

- Je ne pourrai continuer de vivre cette triste vie plus longtemps. Je quitterai Mytho.
- Où iras-tu?
- Je ne sais pas encore. Cela dépendra de toi.
- Cela dépendra de moi? Comment cela?

Huỳnh Dung

Elle écarquilla les yeux d'étonnement, tandis que lui, il la regardait avec des yeux emplis d'amour. Lentement il dit:

- Oui, cela dépend de toi!

Pour la première fois, ThuVan s'émouvait violemment devant un homme. Bien que Hoang n'eût pas la beauté physique de Thy, c'était un intellectuel mûr, expérimenté, plus affable, plus séduisant. Et ce soir, son regard chaleureux, insistant, passionné, effraya soudain ThuVan dont le cœur battait la chamade, tout comme les jeunes filles à leur premier rendez-vous.

Ce ne fut qu'après un très long moment que ThuVan pût recouvrer sa quiétude et à partir de cette minute, tous les deux se turent. Hoang avait préparé ce qu'il devrait dire à ThuVan ce soir. Il lui confesserait des choses graves pour sa vie et déterminantes pour son avenir. ThuVan, les yeux attristés, regardait devant elle, dans le vide, troublée par toutes les marques d'amitié et d'affection qu'il lui avait réservées.

Après le dessert et le café, il l'invita à faire une promenade le long du port avant de rentrer. Elle ne refusa pas. Ils quittèrent l'hôtel et marchèrent du quai ThuThiem jusqu'au port maritime BachDang. La nuit, les promeneurs étaient rares. La lune et les étoiles étaient plus claires que la lumière publique. Le long des berges de la rivière de Saigon, le vent pénétrant chargé d'humidité faisait frissonner ThuVan. La saisissant par les épaules il la demanda doucement:

- As- tu froid? Si oui, je te ramène à la maison.

Elle secoua la tête. Sans se presser, ils marchaient et conversaient très peu. Ils s'arrêtèrent à un jardin public, devant le port militaire. À cette heure il n'y avait plus que quelques couples d'amoureux qui se murmuraient des propos tendres sous la lune.

Hoang choisit un long banc proche de la berge du fleuve. Devant eux se dressait un saule pleureur dont les feuilles rasaient et balayaient la surface de l'eau. Ils s'asseyaient côte à côte contemplant, silencieux, le fleuve qui s'écoulait tranquillement devant eux, semblable à un gigantesque miroir qui reflétait, nets et clairs, le ciel avec la lune et les étoiles. Nuit sublime! Hoang n'avait jamais joui d'un tel bonheur. Aux côtés de cette femme, son âme devenait légère, libre, allègre, tous les tracas de la vie, toutes ses fatigues disparaissaient.

En ce monde il n'avait pas un homme qui, ayant une femme belle et douce comme elle, eût le cœur assez endurci pour la quitter! Vraiment il ne pouvait pas comprendre Thy! Depuis deux ans qu'il fréquentait assidûment ThuVan, Hoang délicat et subtil, ne lui avait jamais rappelé le départ de Thy. Cependant il était convaincu que celui- ci était parti avec les communistes.

En ce moment, au Sud-Vietnam, les communistes s'infiltraient dans tous les services administratifs et noyautaient la population pour semer des troubles. La société semblait atteinte ainsi d'un cancer qui, chaque jour plus grave, la rongait, la minait pour, finalement, détruire tous les organismes de la nation. Le cancer est une maladie indomptable. Et Hoang pensait que son pays atteint du cancer communiste ne pourrait plus être sauvé, bien que les Américains disposassent de toutes les armes modernes. Car si on ne traite pas la maladie à son début ou si on ne connaît pas la façon de la traiter, un médicament si puissant soit-il, ne pourra juguler ni empêcher la maladie de s'aggraver. Un Le Thy, attiré par les paroles mielleuses de Ho Chi Minh, avait quitté sa femme fraîchement mariée. Des milliers et des milliers d'autres, comme Le Thy, poursuivaient leur idéal de «paradis communiste».

Hoang, en y pensant, soudain s'inquiéta du grand malheur qui pourrait survenir à sa patrie. S'ils sont victorieux, les vingt millions de Sud- Vietnamiens seront maltraités et le Sud- Vietnam sera un enfer, non le paradis espéré par Le Thy.

- À quoi rêves-tu?

La question de ThuVan l'arrêta dans ses pensées. Il lui répondit sans dissimulation:

- J'étais en train de penser au péril que le communisme peut nous faire courir dans l'avenir.

La réponse de Hoang fit pâlir ThuVan. Heureusement qu'ils n'étaient pas en face l'un de l'autre et que c'était la nuit. Sinon on aurait vu son visage se décolorer. Brusquement Hoang changea le sujet de conversation:

Le paradis de Thy

Huỳnh Dung

- Il se peut que je te rencontre cette fois- ci pour la dernière fois. Toute notre vie, nous n'aurons plus l'occasion d'être ensemble.
- Et pourquoi?

Elle avait demandé cela d'un air effaré, Hoang, avec un calme imperturbable, répondit:

- Parce que je vais partir. Je partirai très très loin.
- Mais pourquoi, où t'en iras-tu?

Elle leva sur lui ses jolis yeux emplis de tristesse. Hoang aurait voulu l'embrasser. Mais n'osant pas, il répondit, mélancolique:

- Je veux partir parce que je ne pourrai continuer cette vie à Mytho. Jusqu'où, je ne sais pas encore, cela dépendra de toi. Oui! ThuVan! Cela dépend de toi. Il n'y a que toi, seule, qui puisse me retenir dans ce pays.

Ces déclarations embarrassaient ThuVan qui baissait la tête. Alors, d'une main lui saisissant l'épaule, de l'autre lui relevant la tête et la regardant droit dans les yeux, il lui dit très doucement et très tendrement:

- ThuVan, je t'aime! Ces mots suprêmes je n'avais pas besoin de les prononcer, sûrement tu le savais depuis longtemps. Je voudrais seulement entendre que tu m'aimes aussi, que tu accepterais d'être ma femme?

ThuVan ne répondit pas. Mais dans ses yeux scintillaient des larmes. Hoang les sécha avec son mouchoir et doucement lui demanda:

- Pourquoi pleures- tu?
- J'ai peur que tu t'en ailles... et... si tu t'en vas je serai très triste.

Il riait affectueusement:

- Je resterai toute ma vie auprès de toi pourvu que tu me fasses savoir que tu as besoin de moi, que tu m'aimes et que tu consens à devenir ma femme. Cette réponse me suffira et je viendrai à Saigon vivre avec toi. J'achèterai une autre maison plus grande pour que tu y ramènes VanLong. Tu ne travailleras plus pour consacrer tout ton temps à élever tes enfants qui seront, bien entendu, aussi les miens.

Il promettait... il souhaitait... il espérait... Cependant ThuVan continuait de pleurer. Hoang demanda:

- Tu ne sembles pas contente de mes projets d'avenir. Qu'est- ce que tu veux, alors? Tu n'as qu'à me le dire. Je t'aime, je ferai tout selon tes désirs.
- Je veux que nous restions toujours amis comme nous l'avons été jusqu'aujourd'hui.

La réponse de ThuVan réduisait sur Hoang l'effet d'une douche froide. Eberlué. Il la libéra, resta inerte un moment et avec détermination éleva la voix:

- Non! Nous ne pouvons prolonger indéfiniment cette amitié. Je ne pourrai pas continuer cette vie de célibataire, alors que je suis épris de toi. Non! J'ai tranché: ou nous deviendrons mari et femme, ou je partirai très loin de ce pays pour ne plus te voir, ne plus penser à toi.
- Mais j'ai encore un mari, des enfants. Comment pourrais-je me marier avec toi?
- Est- ce vrai que tu as encore un mari? Il y a plus de trois ans qu'il t'a quittée pour les communistes. Peux- tu continuer à aimer un communiste?

Entendant le ton glacial et aigre de Hoang, ThuVan s'apitoya sur son sort, prit sa tête dans ses mains pleura.

- Je te demande pardon. Je n'ai pas voulu te faire de la peine. Pardonne-moi, dit-il.

ThuVan levait sur Hoang ses yeux pleins de larmes:

- Non! Tu n'es pas du tout en faute envers moi. Je pleure parce que je déplore mon sort. J'ai un mari qui est parti avec les communistes, comme tu le sais.

Une fois cette phrase achevée, elle ne pleura plus, sécha ses larmes. Subitement, elle se durcit, prête à accepter toutes les épreuves de la vie. Hoang suivait, silencieux, tous les changements successifs qu'accusait la figure de ThuVan. Il n'osait plus rien ajouter ou plutôt il n'avait plus rien à dire.

Brusquement ThuVan demanda:

- Tu savais donc que Thy était parti avec les communistes, n'est- ce pas?

En guise de réponse, il fit un signe de la tête.

- Et tu savais aussi que VanTruong était bien le fils de Thy?

Le paradis de Thy

Il fit un deuxième signe de la tête.

ThuVan regarda fixement Hoang comme si elle ne croyait pas qu'il lui avait dit la vérité. Sachant qu'elle n'avait pas foi en sa parole il se leva, alla s'appuyer contre le saule pleureur, se tint face à elle et lentement lui dit:

- Ne sois pas si étonnée. Ayant fait mes études à l'étranger je sais combien les formalités d'émigration sont difficiles et longues. Pour sortir du pays, l'étudiant doit avoir l'assentiment du Ministère de l'Education et les démarches demandent au moins une demi- année. Ne crois pas que si on a de l'argent, on peut partir. Pour moi, l'absence inopinée de Thy à Mytho, que ta famille avait laissé entendre comme un départ à l'étranger, pour faire ses études n'était pas plausible.

- Alors comment savais- tu que VanTruong était bien le fils de Thy? Du moment que tu suspectais Thy d'être parti avec les communistes, tu pouvais aussi bien penser que j'avais des aventures amoureuses avec un autre homme?

À ces paroles, Hoang leva les yeux au ciel et se mit à rire. Croyant qu'il voulait se moquer d'elle, honteuse elle se leva brusquement, courut vers lui et la voix tremblante dit:

- Oui! Je sais que tu voulais te moquer de moi. Je sais que tu pensais que j'avais eu VanTruong avec un autre homme. Telle était la vérité. Oui! Je suis immorale, dépravée comme chacun à Mytho le savait. Je m'étais donnée à un sauvage... Je suis avec lui... Je...

N'ayant pas l'habitude de mentir et hors d'elle, elle balbutiait des phrases hachées. Puis se rappelant la nuit où elle avait été violée par son mari, ThuVan oppressée par la colère, s'avavançait en zigzaguant les yeux inondés de larmes... Elle allait tomber dans le fleuve. Hoang, effrayé, s'élança pour la rattraper. Il la tira si fort vers lui qu'ils tombèrent tous les deux. Elle se trouva dans les bras de Hoang.

Hoang le releva et s'excusa:

- Je te demande pardon. Tu m'avais posé une question si bizarre, si stupide, que je ne pus m'empêcher de rire. Une femme comme toi, comment pourrai- je suspecter sa vertu? Depuis deux ans que je te fréquente je suis bien placé pour connaître que tu as une conduite droite et sérieuse. Et puis ta figure, il suffit de la regarder pour être édifié que tu n'appartiens pas à cette race d'aventurières assoiffées d'amour. Alors, que tu aies un ou dix autres enfants tu ne m'empêcheras pas de croire qu'ils sont de ton mari. En outre, c'est ta deuxième grossesse qui m'avait convaincu que Thy était bien parti avec les communistes. Parce qu'ils n'y a qu'eux pour vivre clandestinement et pour disparaître subitement.

Les explications claires et nettes de Hoang étaient un baume versé sur le cœur meurtri de ThuVan, elle se sentait consolée. Dans cette société il y a au moins, se disait- elle, une personne qui avait constaté qu'elle était fidèle à son mari. Depuis que Hoang la fréquentait assidûment, elle avait cru, à tort, qu'il la poursuivait ainsi parce qu'il la prenait pour une aventurière. Or, s'il savait que Thy était parti avec les communistes, il savait bien aussi qu'elle était une femme fidèle et sérieuse. Alors pourquoi la fréquentait- il? Pourquoi l'aimait- il toujours encore? Pour quelle raison?

Elle leva les yeux... Hoang, soudainement desserra ses bras. Ils étaient maintenant face à face. Et pendant que ThuVan était encore préoccupée par ses pensées, brusquement il posa ses lèvres sur les siennes. Oh, ce baiser que Hoang désirait depuis deux ans, Ce baiser qui devait être le premier de sa vie amoureuse, pourrait être aussi le dernier si la rencontre de cette nuit devait devenir celle de l'adieu.

Hoang ferma les yeux enfin de savourer le bonheur de pouvoir serrer celle qu'il aimait dans ses bras et se délecter pleinement de ce baiser d'amour. ThuVan ne se défendait pas. Cependant il semblait qu'elle n'osait pas jouir de ce baiser. La doctrine de Confucius exigeait d'elle la fidélité absolue à son mari, elle interdisait à son cœur de s'émouvoir devant l'amour de cet homme! Alors il fallait qu'elle fût de bois, de pierre, dépourvue de cœur pour sauvegarder la vertu et la fidélité d'une femme selon la morale instituée. Hoang ne s'attarda pas longtemps à ce baiser, ayant senti sur les lèvres de ThuVan la froideur de son âme. Il la libéra et dit d'un air gêné:

- Pardon!

Huỳnh Dung

L'état d'âme de ThuVan était étrange! Par égard pour Hoang, elle l'avait laissé la serrer dans ses bras, baiser ses lèvres. Seulement au fond de son cœur elle semblait mécontente. Et maintenant, voyant qu'il ne la regardait pas, qu'il paraissait froid et distant, elle s'apitoyait sur elle-même.

Hoang la reconduisait et l'asseyait sur le banc. Il s'asseyait aussi à côté d'elle. Mais entre eux il y avait un intervalle libre. Bien qu'il ne fût que de quelques centimètres, il donnait à ThuVan l'impression d'être incommensurable. Le sort était ainsi! Par malchance elle avait choisi Thy pour mari. Elle se résignait donc à accepter sa destinée solitaire. Entre elle et Hoang comme entre elle et n'importe quel autre homme, il fallait garder toujours un intervalle libre, tout en sachant pertinemment que cet intervalle ne cesserait de s'élargir chaque jour, la poussant toute seule, vers la mort.

Levant ses yeux sur Hoang, elle dit d'une voix émue:

- Si autrefois je t'avais aimé, je ne serais pas dans cette malheureuse situation. Nous avons joué de malchance. Il est trop tard maintenant. Je dois accepter mon destin.

Hoang la suppliait instamment:

- Voyons! Tu dois y réfléchir. Tu es très jeune. La vie est encore longue. Tu dois penser à ton avenir et à celui de tes enfants. Ne sacrifie pas ta vie, ni celle de tes enfants, au nom de la moralité.

ThuVan désespérée:

- Cependant comment pourrai- je refaire ma vie? Comment pourrais- je me marier avec toi? Entre Thy et moi l'acte de mariage est encore évident, visible, là. Devant la loi, j'ai toujours un mari. Et puis quand Thy m'a secrètement quittée, je ne l'ai pas déclaré à la police. Car si le gouvernement savait que mon mari était parti avec les communistes, crois- tu qu'il me laisserait vivre tranquille? Pour cette raison, ma famille a été dans l'obligation de répandre la nouvelle que Thy était parti poursuivre ses études à l'étranger. Mieux encore, je suis catholique. Notre mariage a été béni à l'église par le prêtre. Et j'ai eu des enfants de Thy. D'ailleurs, vouloir divorcer n'est pas une chose si facile. Sous quel prétexte introduirais- je ma demande en divorce alors que Thy est absent? Tu ne dois pas oublier que je ne peux pas révéler au tribunal le lieu où se trouve actuellement Thy.

Les très justes remarques de ThuVan laissaient Hoang silencieux et désespéré. C'était la vérité! En effet, la situation de ThuVan ne lui permettait pas de divorcer ni de se marier officiellement avec lui. Dans ces conditions s'ils s'aimaient, ils pourraient vivre en cachette comme les couples d'amants. Quelle ironie du sort! Alternative navrante! S'ils n'acceptaient pas de vivre maritalement, il faudrait se séparer de façon définitive. Et il devrait aller très loin chercher l'oubli... et il serait certainement malheureux!

L'amour possède une force invisible qu'aucune frontière ne peut entraver, qu'aucun rempart ne peut emprisonner. La morale et la loi ne pouvaient pas empêcher le cœur d'Hoang de vibrer, de s'émouvoir devant ThuVan, alors pourquoi s'y soumettrait- il? Non! Il n'avait cure de la morale ou de la loi des hommes! Il n'avait besoin que de son amour. Alors, avec délicatesse et respect il lui dit:

- Je ne demande qu'une chose : Me confirmer que tu m'aimes. Nous pourrions être mari et femme sans avoir besoin d'être certifiés par la loi. En Europe, en Amérique, les hommes et les femmes vivent maritalement. Ils n'ont pas besoin d'acte de mariage, ni de l'église, ni d'un organisme administratif.

- Mais nous vivons actuellement dans notre pays. La doctrine de Confucius exerçant encore une grosse influence sur notre société, ne nous permettra pas de nous aimer sans y être autorisés par la loi.

Hoang rit doucement:

- Ah oui! La morale! La religion! Ces deux inventions de la société et de la famille pour duper le peuple, pour rendre ceux qui s'aiment dépendants d'elles. Je ne suis pas idiot pour me laisser ligoter par la société. ThuVan! J'espère que tu comprendras ceci: C'est justement la morale et la religion qui t'ont fait du tort, qui ont permis aux habitants de Mytho de te maltraiter, et qui te feront mourir à petit feu dans le veuvage.

- Oui, je le sais.

- Si tu le sais, pourquoi t'obstines-tu alors à garder ta vertu? D'ailleurs la morale de Confucius, datant de vingt-cinq siècles, n'as plus aujourd'hui de valeur. En ce temps- là on n'était pas encore dans la voie du progrès. Dans tous les domaines: sciences, politique, littérature, société, il fallait se conformer à la discipline familiale. Ce qui fait que la doctrine, à cette époque- là, était dure, sévère, rigoureuse,

insupportable. Aujourd'hui avec civilisation du monde et les progrès prodigieux de la science, la vie des hommes a changé. La morale et la religion doivent aussi modifier et s'adapter.

ThuVan réfléchit un moment, la tête baissée, puis brusquement la releva et demanda:

- Tu veux que nous vivions maritalement. Mais est-ce que tes parents l'accepteraient?

Sans aucune hésitation Hoang répondit:

- Je te l'ai déjà dit. Je vis pour moi, pour toi. Je ne vis pour personne d'autre.
- Et si Thy revenait, comment pourrions-nous résoudre le problème?

Hoang riait douloureusement:

- Jusqu'à maintenant tu espères voir ton mari revenir? Ne sais-tu pas que si, par illusion, une personne s'engage chez les communistes, elle ne peut plus jamais sortir de ce bourbier, de toute sa vie? Et que quiconque veut quitter les rangs communistes sera impitoyablement abattu?

L'assertion de Hoang faisait pâlir ThuVan. Il lui demanda:

- Supposons que Thy arrive à quitter les communistes et revenir, pourras-tu encore l'aimer?

Faiblement elle répondit:

- Je... je ne sais pas.

Il était vrai que ThuVan ne savait pas si elle aimait encore Thy. Mais elle était certaine qu'elle n'osait pas se permettre d'aimer Hoang. La morale et la religion, dont sa famille l'avait abreuvée depuis sa l'enfance, lui interdisaient d'aimer un autre homme que son mari. La raison l'empêchait d'aimer Hoang. Or, l'amour faisait vibrer son cœur. Cependant il est bien rare que le cœur et la raison soient à l'unisson. Mais le cœur a des raisons que la raison ignore. Bien qu'elle n'osât pas, son cœur n'avait-il pas aimé Hoang? Elle ne s'en rendait pas encore compte.

L'heure était très tardive. Il se leva pour l'inviter à rentrer. Mais, sans savoir pourquoi, il se saisit si près d'elle qu'elle entendit sa respiration s'accélérer:

- ThuVan! Dis-moi la vérité: M'aimes-tu? Si tu m'aimais, mais si tu n'osais pas contrevenir à la morale et à la religion, je t'emmènerais très loin d'ici. À l'étranger personne ne s'opposerait à notre amour. Nous nous aimerions, comme nous l'entendons, parfaitement. Nous construirions notre bonheur. Dis-le! Quand je saurai que tu m'aimes, je vaincrai tous les obstacles en ce monde, pour que notre amour soit entier.

Hoang lui avait soumis tant de propositions. C'est à elle qu'il appartenait à présent de prendre une décision. Elle devait se décider. Une seule parole d'elle changerait sa destinée. Hébétée, elle regardait le fleuve, devant elle couler silencieusement. La brume de la nuit avancée tombait couche par couche... On ne pouvait plus rien voir hormis le brouillard sombre qui masquait la surface de l'eau.

Son avenir serait-il aussi obscur que l'était ce fleuve? Soudain elle sentit son cœur vide, froid et mélancolique. En même temps elle comprit qu'elle n'aimait pas encore Hoang. L'image de ses deux enfants apparaissait... Un VanLong potelé, dodu, aimable... Un VanTruong beau, mignon, gentil... et faisait battre précipitamment son cœur. Et elle s'apercevait aussi qu'elle n'avait pas cessé d'aimer son mari.

La cruauté de l'amour faisait que chacun d'eux poursuivait une chimère. Elle n'avait plus besoin de décider. Sa voie était déjà toute tracée par son destin.

ThuVan posa son regard sur Hoang, un regard de repentir, de regrets... Dans ses yeux, Hoang lit la rupture. Il baissa la tête pour dissimuler son désespoir. Il resta encore un moment assis, puis se leva:

- Il est déjà tard. Tu me permets de te reconduire chez toi?

ThuVan se leva et marcha en pressant le pas. Ils revinrent à l'hôtel récupérer la voiture. Longtemps ils ne s'adressèrent pas la parole. Ce ne fut qu'au moment où la voiture s'arrêta devant la maison de ThuVan que Hoang dit:

- Je te remercie de m'avoir consacré cette soirée.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'il se hâta de sortir pour lui ouvrir la portière. ThuVan, chavirée, ne savait pas ce qu'il fallait dire. Il passa devant elle, alla ouvrir la porte d'entrée et dit calmement:

- Je te souhaite beaucoup de chance. Dors bien cette nuit.

Huỳnh Dung

Sans attendre qu'elle ait répondu à ses souhaits, il rejoignit vivement sa voiture, et partit. D'un pas régulier, ThuVan marchait vers la maison comme une automate! Tout à l'heure elle n'aimait pas encore Hoang. Cependant, alors qu'il venait de partir, il lui semblait qu'elle n'avait plus son âme; il lui semblait qu'il l'avait emporté avec lui.

* * *